



**Cali : une grande capitale mondiale de la Salsa
par Fabrice Hatem**

Sommaire

Introduction.....	3
Cali, ville des Caraïbes ?.....	5
Une façade pacifique aux caractéristiques proches de celles des Caraïbes	5
Une tradition d'accueil des musiques caribéennes dans les régions côtières.....	8
Une présence ancienne de la musique « antillaise » à Cali.....	9
La salsa, expression musicale d'une population urbaine pauvre en expansion	10
Croissance urbaine et nouvelles populations migrantes	10
De 1960 à 1980 : l'appropriation de la salsa par les barrios populaires	12
Le climax de la salsa populaire dans les années 1970.....	13
Création du style de danse caleño	15
Après 1980 : la salsa conquiert les classes moyennes et aisées	17
L'appropriation de la salsa par l'ensemble de la ville	17
L'apparition d'une scène musicale	20
La marginalisation de la salsa populaire.....	22
Une identité salsera toujours très présente aujourd'hui.....	23
Heurs et splendeurs de la salsa caleña du XXIème siècle	23
Vitalité et contours de la scène salsera contemporaine	24
Un peu de socio-géographie :salsa bourgeoise et salsa populaire	25
Bibliographie.....	30

Introduction



C'est très peu de temps après sa naissance à New-York que la salsa a commencé à se diffuser, comme une traînée de poudre, en Amérique latine. Preuve qu'elle répondait à une attente forte des populations du continent !!! L'accueil, cependant, a été plus ou moins enthousiaste selon les pays et les régions. Les grandes villes du Venezuela, du Pérou et de Colombie, ainsi que le Panama, se sont en effet converties avec ferveur au nouveau genre musical (photos ci-contre et ci-dessous, danseurs

à Cali). Par contre, celui-ci s'est moins profondément implanté dans les pays du Cône Sud, au Brésil et dans les régions amazoniennes et andines.

Comment expliquer ces différences ? Par les caractéristiques sociales ou ethniques des populations concernées ? Par des phénomènes d'expansion urbaine plus ou moins marqués ? Par l'existence, ou non, de styles musicaux autochtones susceptibles d'exprimer les sensibilités nouvelles de populations désormais entassées dans les grandes métropoles ? Par la plus ou moins grande réactivité des industries de loisir et des scènes musicales locales ? La ville colombienne de Cali constitue un excellent cas d'école pour comprendre ces dynamiques contrastées.

La « succursale du paradis », comme la surnomment ses habitants, a en effet été l'une des villes latino-américaines qui s'est le plus profondément approprié la salsa, au point que celle-ci est aujourd'hui devenue l'une des principales composantes de son identité culturelle.





Elle l'a aussi enrichi de sa propre sensibilité, tout particulièrement en matière de danse, avec l'invention d'un style typiquement caleño, qui s'est ensuite fait connaître à l'étranger sous le nom de « salsa colombienne »

Aujourd'hui encore, la scène salsera de Cali, avec ses nombreux orchestres, ses boites de nuits, ses écoles, ses compagnies, ses championnats

mondiaux de danse, reste l'une des plus actives d'Amérique latine, assez loin devant les autres villes colombiennes, comme Bogota et Medellin. Difficile d'en attendre moins de la part d'une ville qui s'était auto-proclamée, dès la fin des années 70, « capitale mondiale de la Salsa » (photo ci-contre : une discothèque de Cali).

Or, cette singularité, loin d'être liée au hasard, tient à l'existence d'un certain nombre de facteurs locaux particulièrement favorables à l'accueil de cette musique : caractéristiques éthno-culturelles des populations locales assez proches de celles des Caraïbes ; mouvement d'expansion urbaine très rapide générant des besoins d'expression nouveaux auxquels les musiques et les danses traditionnelles autochtones, de caractère essentiellement rural, n'ont pas été en mesure de répondre ; enfin, structuration d'une offre de loisirs puis d'une scène de création musicale particulièrement actives.

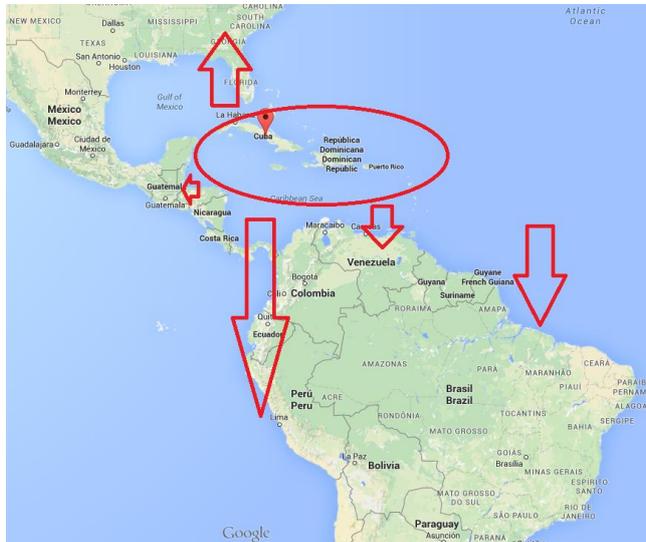
Je vous propose de parcourir les étapes de cette histoire à travers un plan en quatre parties, qui détaillera successivement les points suivants : 1) Un contexte socio-historique favorable à l'accueil des musiques caribéennes ; 2) l'expansion urbaine des années 1960-1970 et l'appropriation de la salsa par les couches populaires ; 3)



l'adoption généralisé de ce genre musical par toutes les catégories sociales de la ville au cours des années 1980 et 1990 ; 4) enfin les caractéristiques de la scène salsera contemporaine de Cali (photo ci-contre : festival de Salsa de Cali).

Cali, ville des Caraïbes ?

Une façade pacifique aux caractéristiques proches de celles des Caraïbes



On définit habituellement l'aire caribéenne à partir d'une approche de géographie *physique*. Il s'agit de l'arc insulaire s'étendant dans l'Océan Atlantique du Nord-Ouest au Sud-Est, en face de l'isthme centre-américain (voir ovale sur la carte ci-contre).

Mais on peut aussi définir les Caraïbes en termes de géographie *humaine*. Ce vocable désignerait alors toutes les zones côtières de l'Amérique tropicale et sub-tropicale, historiquement structurées autour d'une économie coloniale de plantations et d'haciendas esclavagistes, communiquant

avec l'étranger par de grands ports de commerce, avec également la présence dans l'arrière-pays semi-montagneux de nombreuses petites exploitations de subsistance. Le peuplement de ces régions s'est essentiellement réalisé, depuis le XVI^{ème} siècle, à travers un double flux migratoire en provenance d'Europe et d'Afrique - ce dernier lié à la traite négrière -, qui a submergé, plus ou moins complètement selon les cas, les primo-habitants amérindiens. Cette mixité ethnique a constitué le substrat d'une culture populaire riche et métissée, associant les influences africaines et européennes.

Ainsi définies à partir d'une approche ethnoculturelle, les Caraïbes ne se limitent plus à l'arc insulaire. Elles poussent en effet leurs tentacules (voir flèches sur la carte ci-dessus) :

- Au nord, vers certaines régions de l'ex-sud esclavagiste des Etats-Unis, qui nous a légué le gospel, le jazz et le rythm'blues ;

- A l'ouest, vers certaines zones d'Amérique centrale, riches en traditions musicales métissées (tamborito panaméen, musique garifuna du Guatemala et du Belize, palo de mayo du Nicaragua et du Honduras) ;

- Au sud-est, vers la côte Atlantique de l'Amérique du sud, depuis la Colombie (porro, vallenato) jusqu'à Montévidéo (candombé), en passant par le Vénézuéla (gaita, joropo, voir photo ci-contre) ou Salvador de Bahia (samba, capoeira) ;

- Enfin, fait peut-être moins connu mais qui nous intéresse plus particulièrement dans cet article, vers la côte pacifique d'Amérique du sud, poussant des pointes jusqu'au Pérou (tondero, cumbanana, marinera...), en passant par l'Equateur et la Colombie.



Parlons justement de la Colombie !!! Ce pays de près de 50 millions d'habitants aux régions contrastées constitue à lui seul un résumé de la diversité latino-américaine.



Il est en effet fragmenté en plusieurs aires géographiques, climatiques et humaines bien distinctes, séparées les unes des autres, dans le sens nord sud, par les trois chaînes montagneuses de la Cordillère des Andes, qui créent entre elles de redoutables problèmes de communication (voir carte ci-contre).

Ces différences se traduisent en particulier par la grande diversité des cultures populaires locales :

- L'est et le sud du pays abrite les bassins fluviaux de l'Amazone et de l'Orénoque, avec leurs immenses forêts et savanes tropicales à la très faible densité de peuplement, où la présence amérindienne est encore très marquée (Ticunas, Huitotos, Camsás, Nukaks Yaguas, Tucanos, Ingas...). Les peuples amérindiens, qui ne représentent que moins de 3 % de la population totale du pays, sont également très présents dans l'extrême nord du pays, à la frontière vénézuélienne (peuple Wayuu de la province de la Guarija avec ses danses typiques : yonna et kaulayaa...).

- Au centre, entourés par les chaînes de la Cordillère, se trouvent les deux grandes vallées des fleuves Cauca et Magdalena, étirées dans le sens sud-nord depuis les montagnes et les hauts plateaux les montagnes jusqu'à la grande plaine tropicale de la côte atlantique. On y trouve une population blanche et métissée¹, berceau d'un riche folklore rural associant influences andines et européennes (bambuco, pasillo...), tandis que dans les deux grandes villes de la région (Bogota au climat tempéré, Medellin déjà un peu plus tropicale...) dominent les musiques urbaines associant les influences d'Amérique du nord et du sud (tango, salsa, pop, rock...).

- Enfin, au nord et à l'ouest, les plaines côtières de l'Atlantique et même du Pacifique présentent de fortes similitudes avec les Caraïbes : même climat tropical, même activité agricole d'exportation traditionnellement dominée par la grande plantation ou l'hacienda esclavagistes (coton, café, canne à sucre, tandis qu'une petite paysannerie survivait dans les régions à la géographie plus heurtée de l'arrière-pays dans de minuscules exploitations vivrières (photo ci-contre, vallée du Cauca)...). On y trouve aussi plusieurs ports par où transitait autrefois l'essentiel du commerce colonial (Buenaventura sur le Pacifique, Carthagène des Indes et Barrquilla sur l'Atlantique).



¹ Ces groupes ethniques représentent respectivement 37 % et 49 % de la population totale du pays. Le terme « métis » désigne en Colombie les descendants de Blancs et d'Indiens, tandis que les « mulâtres » désignent les descendants de Blancs et de Noirs.



C'est là qu'est concentrée l'essentiel de la population noire et mulâtre de Colombie. Descendante des esclaves africains, celle-ci ne représente aujourd'hui qu'un peu plus de 10 % de la population totale du pays [Wikipedia]. Elle est très présente dans les

régions rurales du Choco et de la Vallée du Cauca (sur la façade pacifique, voir photo ci-dessus) et dans l'état de Bolivar (sur la façade atlantique).

Au cours du siècle dernier, elle s'est progressivement concentrée, à l'occasion de mouvements migratoires successifs, dans les ports et les zones urbaines en expansion de ces régions. Ce sont ces villes qui accueillent aujourd'hui les plus forts contingents de populations noires de Colombie (plus de 500 000 à Cali, soit un bon quart de la ville ; plus de 300 000 à Carthagène des Indes ; près de 300 000 à Buenaventura, photo ci-contre ; 100 000 à Quibdo, capitale de la province du Choco), alors que ce groupe ethnique est très minoritaire à Medellin (moins de 150 000 personnes) et Bogota (environ 100 000).



Cette mixité ethnique est à la source d'un riche métissage culturel, avec une floraison de musiques populaires associant, avec des dosages divers, des influences européennes et africaines, parfois mâtinées d'un soupçon d'indianité :



- Sur la côte atlantique, cumbia, porro, gaita, fandango, mapalé, chanfé, bullenregue, champetta, vallenato autour de la ville de Valledupar...

- Sur la côte pacifique et dans la vallée de la Cauca, chirimai, currulao, joropo...

L'intéressant documentaire *Colombie, un pays tropical* d'Yves Billon (photo ci-contre) nous fait bien ressentir la vitalité

toujours présente de cette culture traditionnelle : bals de rue animés par des orchestres locaux, carnivals avec leurs danses folkloriques, processions de fêtes religieuses au son des cantiques...

Une tradition d'accueil des musiques caribéennes dans les régions côtières



Ces caractéristiques ethno-culturelles prédisposaient les régions côtières de Colombie – tout particulièrement les populations noires et mulâtres, entassées dans barrios pauvres des ports - à accueillir les rythmes venus des îles. Dès les années 1920, la musique des Caraïbes (en fait essentiellement cubaine) était déjà connue en Colombie sous le nom de « musica antillana ». Au cours des trente années suivantes, elle se popularisa à travers différents canaux :

- Tournées en Colombie de musiciens cubains, comme le Trio Matamoros ou la Sonora Matancera, qui restent cependant relativement rares jusqu'à la fin des années 1950 sur une

côte pacifique un peu excentrée.

- Diffusion massive par la radio de la musique latino : tangos, boleros, pasodobles, fox trots, rancheras, mais aussi musique cubaine de la "vieille garde", y compris à travers des concerts retransmis en direct depuis les radios de la Havane accessibles sur la côte atlantique.

- Cinémas musicaux nord américain et surtout mexicain qui diffusent massivement les rythmes caribéens. Les interprètes de ces films, comme Clavillazo, Tintan, Resortes, [La tongolele](#) (photo ci-contre), Maria Antonieta Pons, Canflinfla, El Pachuco ont une forte influence sur le public populaire colombien qui cherche à imiter leur manière de danser.



- Enfin, disques apportés sur les ports de la côte par les marins de passage (chombos), qui sont ensuite vendus dans l'arrière-pays où ils sont avidement écoutés. Les ports de Barranquilla, Buenaventura et Carthagène, avec leurs populations pauvres et métissées à la vie sociale rythmée par la danse et la musique, leur ouverture spontanée aux influences étrangères, leurs quartiers chauds où les marins en goguette viennent se distraire dans les maisons closes au son des disques amenés de Cuba, ont ainsi constitué des portes d'entrées naturelles pour l'introduction en Colombie des genres musicaux venus des Caraïbes.



Croissant ainsi au fil des ans, l'influence de la musique cubaine de la « Guardia vieja » dans les zones côtières va atteindre un climax dans les années 1950. Pérez Prado, Benny Moré, La Sonora Matancera, avec ses chanteurs vedettes Celia Cruz et Daniel Santos (qui viendra d'ailleurs vivre en Colombie), ainsi que l'orchestre portoricain Cortijo y su Combo font alors fureur auprès du public populaire.

Pour répondre à la demande du public, les orchestres colombiens inventent un style de musique locale, appelé ici « tropical », mélangeant rythmes antillais et musique traditionnelle colombienne comme la cumbia, le porro, le curulao ou le joropo. Parmi les nombreux orchestres pratiquant cette musique dans les années 1950, on peut citer, sur la côte atlantique, le chanteur de Barranquilla Nelson Pinero, ou, sur la façade pacifique, le Combo de Peregoyo, originaire de Buenaventura.

Cependant, ce genre musical – qui évoluera à partir des années 1960 vers une forme simplifiée, Chucu Chucu - reste cantonné aux publics populaires des régions de province (notamment les habitants noirs et mulâtres des barrios pauvres des villes côtières nés d'un début d'expansion industrielle). La bourgeoisie des grandes villes « blanches » de l'intérieur, comme Medellin et Bogota, s'intéresse quant à elle davantage aux musiques et aux danses venues d'Amérique du nord.

Une présence ancienne de la musique « antillaise » à Cali

La présence des rythmes caribéens est également ancienne à Cali, ville située à proximité de la côte Pacifique. Dès les années 1920, l'influence de la rumba et du son cubains peuvent déjà être observés dans les quartiers pauvres et marginaux de la ville basse [Ulloa, 1988]. Les rythmes « antillais » se diffusent ensuite à travers plusieurs canaux : disques venus du port de Buenaventura, et achetés par des commerçants spécialisés auprès des marins de passage pour être revendus à Cali, radio-teatro (surtout à partir des années 1940), salle de cinéma projetant les films musicaux d'Hollywood et du Mexique... (photo ci-contre : le carnaval de Cali en 1929).



Dans les années 1940 et 1950, on peut également entendre dans quelques bars et hôtels des orchestres locaux interpréter les musiques tropicales et antillaises. On les danse aussi dans les maisons closes de la « zone de Tolérance » créée en 1931 à deux pas de la gare (voir carte page 22). Elle se diffuse ensuite progressivement dans les quartiers populaires voisins de El Obrero et San Nicolas, où les ouvriers viennent se détendre dans les « quioscos » (petites guinguettes de construction légère). Et alors qu'à la fin des années 1950, les enfants de la bourgeoisie blanche de la ville dansent le Rock'n Roll et le Boogie-Woogie, ceux des quartiers pauvres vibrent déjà sur les rythmes caribéens.

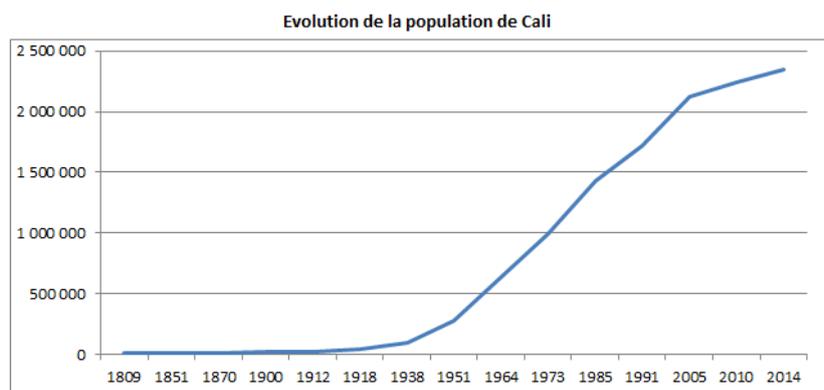
La salsa, expression musicale d'une population urbaine pauvre en expansion



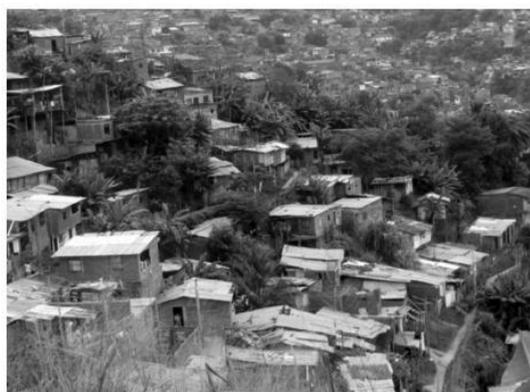
Prenant en quelque sorte le relais de la musique antillaise dite « Guardia Vieja », c'est d'abord dans les quartiers populaires que la salsa va s'enraciner à Cali au cours des années 1960 et 1970, dans un contexte d'expansion urbaine accélérée.

Croissance urbaine et nouvelles populations migrantes

Pendant longtemps la ville de Cali était restée un très gros bourg somnolent au bord du rio Cauca, accroché aux contreforts de la Sierra occidentale de la Cordillère des Andes (photo ci-dessus : Cali dans les années 1930). Si l'arrivée du chemin de fer à la fin des années 1920 provoqua un début de désenclavement et une première phase d'expansion, c'est surtout à partir des années 1940 que s'accéléra la croissance de la ville. Initialement lié au « boom » sucrier et à une situation de violence politique entraînant un exode rural, ce phénomène va se poursuivre jusqu'au début du XXI^{ème} siècle, transformant en quelques décennies Cali en un centre industriel et commercial majeur de près de 2,5 millions d'habitants² (graphique ci-dessus).



Source : département des statistiques, république de Colombie



Ces nouveaux arrivants, venus des régions rurales de la côte pacifique et de l'arrière-pays, vont d'abord s'entasser, dans des zones de peuplement précaires et insalubres gagnées, surtout au nord et à l'est de la ville, sur les anciennes terres agricoles de la vallée de la Cauca (photo ci-contre : bidonville à Cali).

² Ce phénomène de croissance urbaine accélérée n'est pas propre à Cali, mais a pu être observé dans tout l'Amérique latine. Entre 1950 et 1990, la population de Caracas a ainsi été multipliée par 4, celle de Lima par 6 et celle de Bogota par 7,6. [Moriconi-Ebrard, 1994 ; Colin-Delavaud, 1996].



Ce prolétariat industriel de formation récente, à dominante noire et mulâtre, est alors dépourvu d'une forme d'expression musicale propre.

Les rythmes ruraux traditionnels du Joropo ou du Curulao, même sous leur forme modernisée de « musique tropicale » ne peuvent en effet exprimer l'atmosphère de stress et de violence, les sentiments d'injustice et de relégation ressentis par ces populations, ainsi que leurs aspirations nouvelles. « Cali est alors une cité adolescente, avec une identité propre à

construire » [Waxer, 2002].

Or, juste à la même époque, naît dans les quartiers populaires de New York une musique nouvelle exprimant la vision du monde d'un autre prolétariat urbain, aux caractéristiques assez proches de ce celui de Cali. De la rencontre d'une population afro-hispanique pauvre, émigrée en masse de Porto-Rico au cours des années 1930 à 1950, et des populations afro-américaines installées dans la ville depuis un peu plus longtemps, naissent en effet une succession de musiques dansables se rattachant au grand mouvement syncrétique du latin jazz : cubop, mambo, chachacha, pachanga, boogaloo... et à partir de la fin des années 1960, une salsa qui attendra encore quelques années pour être désignée comme telle (photo ci-contre : extrait du film « Our Latin Thing », 1971). Cette musique rapide, nerveuse, dansante, associant le caractère obsédant des polyrythmies cubaines à la stridence des

cuvres jazzy, dont les paroles (chantées en espagnol) expriment toute l'âpreté de la vie du barrio et la rage des jeunes qui l'habitent, semble littéralement taillée sur mesure pour les populations pauvres qui s'entassaient alors dans les faubourgs de Cali. Comme le dit Alejandro Ulloa. « L'intérêt de Cali pour la Salsa



s'explique pour partie par l'absence de rythme propre, qui l'a conduit à s'approprier cette musique. » [Ulloa, 1988].

De 1960 à 1980 : l'appropriation de la salsa par les barrios populaires

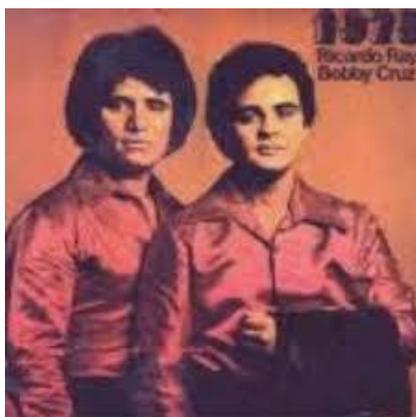


Comme les musiques antillaises 20 ou 30 ans plus tôt, c'est en grande partie par l'intermédiaire du port de Buenaventura que la salsa va faire sa première entrée à Cali à la fin des années 1960. Medardo Saltizábal nous a livré à ce sujet de très vivants souvenirs d'enfance et de jeunesse, décrivant l'arrivée des marins « chombos », apportant avec eux les nouveaux disques de musique caribéenne pour danser dans les maisons closes du quartier réservé d'El Piloto. Dans les années 1950, l'atmosphère de la ville est ainsi imprégnée de son et de mambo cubains, de boleros et rancheras mexicaines, de guarachas, plasas et bombas portoricaines,

auxquels s'ajoute la musique tropicale autochtone. Dans les années 1960, se produit la découverte passionnée de la pachanga, du boogaloo, puis de la salsa naissante, dont les prostituées du quartier réservé connaissent très bien le répertoire. L'arrivée en 1966 du premier disque de salsa vénézuélienne, *Llego la Salsa*, interprété par Federico y su Combo, marque particulièrement les esprits... Il se retrouvera bientôt en vente, aux côtés d'autres disques de salsa, dans les « quioscos » des marchands ambulants de Cali, qui ramènent de Buenaventura les disques achetés aux marins.... [Saltizábal, 2002, p. 247]



La *Feria de la Caña de Azúcar* a également joué un rôle important dans le processus d'appropriation de la salsa par la ville de Cali. Il s'agissait initialement d'une fête taurine, organisée chaque année au mois de



décembre depuis sa fondation en 1957, donnant lieu à des courses, des corridas, mais aussi à des activités liées à la danse et à la musique (photo ci-dessus : la feria en 1960).

A partir de la fin des années 1960, elle s'est progressivement ouverte à la salsa, notamment sous la forme d'un concert-bal inaugural dénommé Salsodrome. C'est ainsi que Bobby Cruz et Richie Ray vont déclencher en 1968 l'enthousiasme de 40000 fans survoltés au stade panaméricain. Au fil des ans, cette programmation salsera va s'enrichir, avec des défilés et concours de danse, des bals, des concerts de plus en plus nombreux... [ADN Cali, 2013 ; Waxer, 2002]³.

³ Pour une bibliographie internet très complète sur l'histoire de la salsa à Cali, on pourra notamment consulter : [Paz Zabala, 2012].



Dans les années 1960, à l'époque où l'expansion urbaine de Cali n'en est encore qu'à ses débuts, c'est encore dans les quartiers populaires proches de l'actuel centre-ville, comme El Obrero, Calima et San Nicolas, que la salsa va prendre initialement racine. Elle apparaît alors comme l'héritière naturelle des musiques de « Vieja Guarda » qui y était jusqu'alors écoutées, autour de

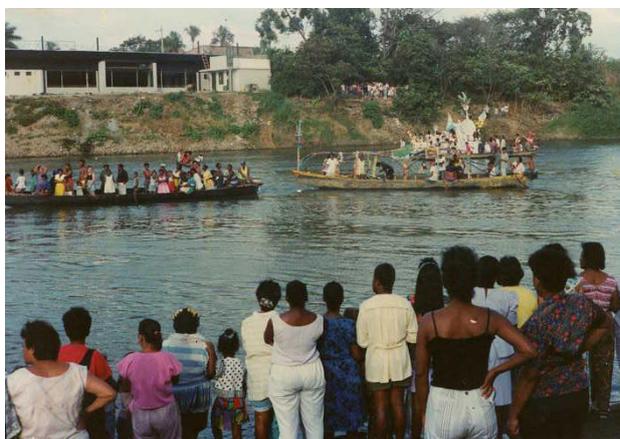
l'épicentre constitué par la « zone de tolérance » fermée à la fin des années 1960.

Elle est alors pratiquée comme une musique de voisinage et de sociabilité, à l'occasion de différents types de rencontre populaires qui ont en commun leur caractère relativement informel et leur accessibilité financière [Waxer, 2002, p.69] : « booms » de jeunes, appelés agüelulos, du nom de la boisson non alcoolisée qui y est servie (photo ci-dessus) ; invitations de fins de semaine entre voisins, où les hommes commencent par parler entre eux de football avant de se mettre à danser avec les femmes une fois celles-ci libérées des tâches ménagères (champus bailables) ; bals en plein air ou sous une guinguette (bailes de cuotas) ; petits clubs bon marchés, où l'on se réunit pour diner légèrement et danser pour un prix encore modique : *Mis noches, El Avispero, Lovaina, Caira, la Habana...*

Alors qu'ailleurs dans le monde, et même dans les quartiers aisés de Cali, triomphent le rock puis la pop, le peuple pauvre et coloré de Cali fait ainsi siennes les musiques de pachanga, de boogaloo et de salsa. Dans un contexte de fort mouvement migratoire, de violence, de difficultés quotidiennes, de mal-logement, la danse et la musique afro-latine lui permettent alors de réaffirmer les liens communautaires et de créer un espace de sociabilité protectrice.

Le climax de la salsa populaire dans les années 1970

Mais les faubourgs populaires de Cali s'étendent progressivement sous la pression de l'expansion urbaine. Accompagnant ce phénomène, la pratique de la salsa va se déplacer vers ces nouveaux quartiers situés plus loin du centre ville, et tout particulièrement vers le nord et surtout à l'est, le long de la *Carretera 8* et dans le faubourg de Juanchito, situé sur l'autre rive de la rivière Cauca (photo ci contre), où s'installent des boîtes de nuit où l'on danse jusqu'à l'aube, de plus en plus souvent au son d'orchestres « live » (voir plan de Cali en page 22).





Dans les années 1970, la salsa, tout en restant essentiellement populaire, a en effet déjà atteint les dimensions d'un phénomène de masse qui rend possible l'apparition d'une offre plus structurée et commercialement plus lucrative que 10 années plus tôt. Les bals en plein air (« verbenas », voir photo ci-contre) et les night-clubs (appelés ici « grils »), d'accès encore relativement peu onéreux, se multiplient alors. Comme le dit « le lundi,

c'était Honka Monka, le mardi La Manzana, le mercredi Escalinata, le jeudi Cabo Rojeño et le vendredi Séptimo Cielo. » [Libreros, 2014]

Les tournées de groupes étrangers se font également plus nombreuses. Presque tous les musiciens salseros de dimension internationale vont se produire à Cali au cours les années 1970 et 1980, tout particulièrement à l'occasion de la Feria. Citons entre autres, et sans souci chronologique, la Fania All Stars, Willie Colon, Héctor Lavoe (photo ci-dessous), Celia Cruz, Cheo Feliciano, Le Gran Combo de Puerto Rico, La Dimensión Latina, La Sonora Ponceña, Oscar D'Leon, Rubén Blades, Los Hermanos Lebrón dont la carrière fut relancée par l'enthousiasme du public caleño

C'est également à cette époque qu'apparaissent les premières compagnies de danse de salsa, comme le ballet de Cali (cf. infra). Un premier « championnat mondial de la salsa » est même organisé en 1974 - drainant il est vrai à l'époque surtout des candidats locaux.

Enfin, la salsa est devenue omniprésente au milieu des années 1970 sur les ondes caleñas. Elle y est diffusée, à longueur de journée, par des radios locales spécialisées (El Tigre, Radio Reloj, La voz del valle, Radio el sol...) ; ou, à l'occasion d'émissions plus ponctuelles, par les radios nationales généralistes (Caracol, R.C.N. et Todelar).



Bref, la vague salsera atteint un climax à Cali dans la seconde moitié des années 1970. C'est à ce moment aussi qu'elle dépasse les limites d'un simple phénomène de mode pour se transformer en une composante essentielle et pérenne de l'identité culturelle de la ville. Au point que celle-ci va alors s'autoproclamer « capitale mondiale de la salsa », permettant à ses habitants d'affirmer une culture cosmopolite et de manifester leur volonté de s'ouvrir sur le monde

Création du style de danse caleño



Cali ne s'est pas contenté de copier les danses importées de New York ou la Havane. Elle a créé son propre style de salsa. Comme le dit Andrea Buenaventura Borrero, directrice de la Fondation Deliro « Cali est une ville qui a fait de la danse un langage ».

L'histoire, telle qu'elle nous est contée dans deux ouvrages récents [Fundacion Deliro, 2013 ; Université de Cali, 2013] remonte d'ailleurs à des époques bien antérieures à l'apparition de la Salsa.

Dès les années 1920, les danseurs des quartiers réservés de Cali et Buenaventura adaptent à leur manière les pas du son cubain ou du boléro. Puis, au début des années 1960, de jeunes danseurs, souvent noirs et mulâtres, comme les vétérans Miriam y William (photo ci-dessus)

commencent à inventer une danse agile et rapide, interprétée sur des disques « long play » de boogaloo ou de pachanga, dont ils accélèrent le rythme en les jouant en 45 tours.

A Buenaventura, Orlando Watussi danse, encore enfant, dans le quartier réservé du port pour quelques pièces jetées par les marins de passage émerveillés par sa vitalité et son inventivité, avant de venir tenter sa chance à Cali (photo ci-contre).



A Cali, Amparo Arrebatto (photo ci-contre) éblouit tant Richie Ray et Bobby Cruz par la sensualité de sa danse qu'ils lui dédient une chanson "Les hommes, elle sait les contrôler, elle s'appelle Amparo Arrebatto, c'est la négresse la plus populaire"... [Libreros, 2014].

Apparaît ainsi toute une génération de danseurs exceptionnels, parmi lesquels on peut citer El Tigre, María y Evelio Carabali, Esmeralda, Angélica, Telembi King, Jimmy Boogaloo, Nelson, Chucho, Orlando, El Negro Jimmy, Jovita Feijóo...

Ils animent les nuits salseras des petits clubs populaires des faubourgs de Cali des années 1960 et 1970 ; et plusieurs d'entre eux intégreront, dans les années 1970, la première compagnie de salsa dansée, le Ballet de la salsa, tandis que

se multiplient dans la ville concours et « shows ».



C'est à cette époque que commence à se formaliser le style de salsa dit « caleño », mélange de tout ce qui tombe sous les pieds des danseurs locaux, alimentant leur créativité : son, jitterbugg, charleston, mambo, twist, pachanga ou boogaloo. Ce style rapide et léger est dansé à petits pas, parfois sur la pointe des pieds, avec des jeux de jambes complexes, des petits sauts, des

corps très rapprochés mais souvent séparés, avec un recours moindre au guidage par la main que dans la salsa New-Yorkaise, une recherche du caractère primant sur le recours aux figures et une interprétation basée sur la mélodie plutôt que sur le rythme (voir également encadré 1). Comme le dit la danseuse Miriam Collazos, il intègre « L'agilité que nous avons appris des Noirs, la coquetterie et l'espièglerie des femmes indigènes et, d'une certaine manière, le respect des formes classiques et élégantes apportées par les Blancs ». Il est aujourd'hui très influent dans toute l'Amérique latine (photo : danseurs à la Feria de Cali, début des années 1970).

Encadré 1

Quelques images de salsa colombienne

Voici quelques images récentes de danse sociale interprétées selon style de la Salsa colombienne :

- Un fabuleux couple de [danseurs de rue](#), interprétant de nuit une salsa caleña très agile et rapide.
- Une [rueda](#) très rapide, interprétée de jour dans un petit parc, avec des chorégraphies d'hommes et de filles, qui montre que les danseurs de Cali intègrent aujourd'hui volontiers des figures et attitudes venus d'autres styles de salsa, tout particulièrement la cubaine.
- Une [superbe danseuse](#) accompagnante la musique live de la Sonora Carruseles au festival colombien de Los Angeles (photo ci-contre).
- Enfin des [solos d'hommes](#) rappelant un peu la Columbia cubaine, filmés dans le port de Carthagène sur la côte Atlantique.



Après 1980 : la salsa conquiert les classes moyennes et aisées

L'appropriation de la salsa par l'ensemble de la ville



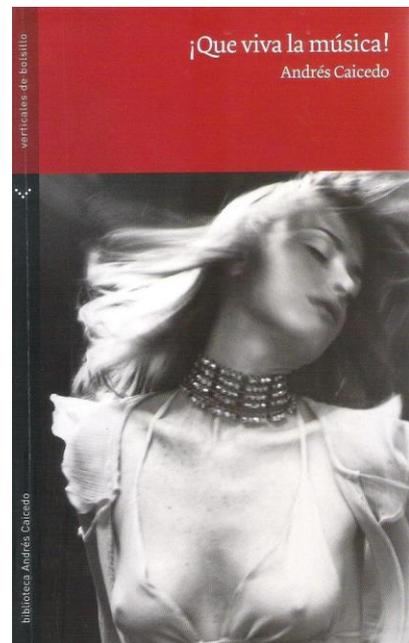
Jusqu'au milieu des années 1970, la salsa était restée à Cali un phénomène de nature essentiellement populaire. La jeune bourgeoisie de Cali restait quant à elle davantage tournée, y compris dans sa composante, vers des styles musicaux nord-américains, comme le Rock et la Pop. Mais, au tournant des années 1980, va se produire un phénomène nouveau :

l'appropriation par les classes moyennes et aisées de la salsa. En se transformant en une activité de loisir « tous publics », elle voit aussi s'effacer ses stigmates afroïdes et son image de musique rebelle.

Ce mouvement d'embourgeoisement, qui rappelle celui observé pour d'autres styles musicaux d'origine populaire, comme le tango à Buenos Aires au début du XX^{ème} siècle, peut être imputé, outre une tendance générale à l'avènement d'une société des loisirs sur fond de développement économique et de montée en puissance de la classe moyenne, à deux causes plus particulières à Cali.

La première est l'intérêt exprimé, dès les années 1970, par la fraction la plus politisée de la jeune bourgeoisie et par les milieux artistico-intellectuels pour la salsa, considérée comme une forme d'expression populaire à caractère contestataire, anti-impérialiste et potentiellement révolutionnaire. Cette musique va faire alors l'objet d'étude universitaire, d'analyses musicologiques, et même devenir un sujet d'inspiration littéraire.

Le roman d'Andrés Caicedo *Que viva la música !* nous conte par exemple l'histoire d'une jeune fille de la haute bourgeoisie gagnée par la frénésie de la salsa au point de tomber dans l'excès et l'autodestruction. Il nous invite ainsi à une passionnante plongée dans l'univers de la salsa caleña au début des années 1970, avec ses fêtes endiablées qui durent des nuits et parfois même des semaines entières, sa fascination pour la salsa brava venue de New-York, son non-conformisme nihiliste, son addiction aux drogues. Pierre angulaire de la production littéraire colombienne de la fin des années 1970, ce roman légitime également la salsa comme thème possible d'une œuvre majeure de fiction romanesque.





Ainsi dotée de ses « lettres de noblesses » par des tenants de la culture savante, celle-ci va progressivement cesser d'apparaître à la bourgeoisie colombienne comme une « musique de nègres, de singes et de voyous » (qualificatifs régulièrement utilisés dans ces milieux au cours des années

1950 pour désigner la musique antillaise). Désormais admise comme une forme d'expression collective légitime et respectable, largement pratiquée à l'occasion d'événements « institutionnels » comme la Feria de Cali (photo ci-dessus), intensément programmée par les grandes radios généralistes, elle est écoutée et dansée par tous les milieux de la ville. Après avoir exprimé la rage et la révolte des milieux populaires, elle devient ainsi une activité de loisirs distrayante, tout particulièrement pour une classe moyenne en émergence. Fait révélateur, celle-ci joue simultanément un rôle très actif dans le mouvement de « gentrification » qui transforme peu à peu les anciens quartiers ouvriers du centre ville, ceux-là même qui avaient été les premiers à accueillir la « salsa populaire » vingt années plus tôt, en zones résidentielles où va bientôt être pratiquée une salsa « mainstream » dans des nights-clubs confortables.

Le second facteur est la montée en puissance du trafic de cocaïne en provenance de la région, drainant vers la ville des flux financiers considérables. Or, il se trouve que plusieurs des membres du Cartel de Cali sont eux-mêmes de très grands amateurs de salsa, à l'exemple du légendaire Larry Landa (photo ci-contre, avec Oscar d'León, Ralph Mercado et Tito Puente).



Et certains d'entre eux vont réinvestir leurs profits illégaux dans des activités appréciées par les milieux populaires caleños : sport ... et salsa. Ils créent alors de magnifiques night-clubs, non seulement dans les faubourgs (comme les fameux clubs Juan Pachanga ou el Concorde de Juanchito) mais aussi en plein centre-ville, comme Cabo Rojeño, Libaniel, Cañandong, La Jirafa, El Túnel del Tiempo, el Escondite, Village Game, Melodías, La Comparsa, Rumba Habana, La Manzana... Ils vont organiser des événements festifs, comme le carnaval de Juanchito lancé à l'initiative de Larry Landa [Tello, 2014]. Ils vont aussi contribuer à faire venir à Cali, de manière de plus en plus fréquente, les plus grands artistes de Salsa, comme la Fania all Stars en 1980 ou Hector Lavoe en 1983. Cette injection massive de moyens financiers dans l'activité salsera va avoir plusieurs conséquences majeures, et pas toujours positives, sur la scène caleña.



La première est une domination presque sans partage de la salsa dans la ville aux cours des années 1980 : entre grands night-clubs huppés, concerts de prestige, diffusion radiophonique massive, festivals et concours de danse ou d'orchestres (c'est l'époque des fameux marathons d'orchestre, où les groupes se succèdent parfois sur la scène pendant des nuits entières), il est alors difficile d'échapper à la salsa quand on est un jeune caleño (photo : ci-contre : concert d'Oscar d'León à la Feria de Cali dans les années 80).

C'est aussi à cette époque que se multiplient les académies où les élèves venus des milieux aisés vont apprendre moyennant finances, à danser la salsa - qui jusque là n'était enseigné que de manière informelle et quasi-gratuite par l'observation et la pratique de voisinage dans les barrios modestes.

Au début des années 1990, la salsa a ainsi totalement franchi les barrières de classe. C'est la ville toute entière qui l'adopte désormais comme un mode d'expression privilégié. Lise Waxer [op. cit.] nous a laissé des pages saisissantes décrivant l'atmosphère enfiévrée de l'époque (et que l'on peut d'ailleurs toujours observer aujourd'hui lors des fêtes et concerts de salsa colombienne) : le public manifeste sa joie de toutes les manières possibles en chantant, bougeant, dansant, pleurant, interagissant avec les membres de l'orchestre ; et, quand ils écoutent des disques, les auditeurs se transforment volontiers en *compañeros* pour accompagner en « live » la musique enregistrées avec toutes sortes d'instruments de percussion (photo ci-contre : foule se pressant à un festival de orquestas dans les années 1980).



L'embourgeoisement (et le « blanchiment ») de la salsa se traduit aussi par une évolution des modes musicales : la salsa romantique, les balades de variété adaptées au rythme de la salsa, l'emportent désormais largement dans les programmations des grands night-clubs et des radios les plus écoutées sur la vieille « salsa brava » identifiée aux faubourgs populaires.

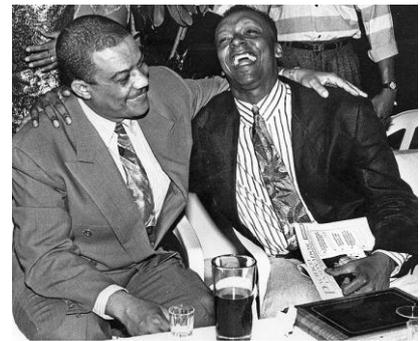
Quant à la danse, elle évolue également vers des formes plus stylisées, avec notamment l'invention du pas dit *Cañandonga* (ondulations coordonnée du couple) bien adapté au climat sentimentaliste de la salsa romantique ainsi que la tendance à une évolution vers une danse de scène de plus en plus stylisée, acrobatique et démonstrative (photo ci-contre : démonstration récente au festival de salsa de Cali).

L'apparition d'une scène musicale



On assiste également au cours des années 1980 à l'éclosion d'une véritable scène musicale à Cali. Jusque là en effet, la pratique populaire de la salsa s'était principalement faite dans la ville à travers l'écoute de musique enregistrée. Les concerts de groupes étrangers étaient rares, et plus rares encore les orchestres locaux de salsa de qualité. D'où l'importance des disques, soigneusement conservés par des collectionneurs passionnés d'origine souvent populaire. Mais les choses vont rapidement changer sous l'influence de plusieurs facteurs :

- Avec l'apparition d'un marché solvable, l'effet d'appel de la Feria de Cali et le mécénat financier des barons de la drogue, un nombre croissant d'orchestres étrangers de haut niveau viennent se produire sur la scène caleña (Fania All Stars, Oscar d'León, etc...). Ils se familiarisent ainsi avec la ville où certains reviendront pour enregistrer (Ruben Bladès...) ou même séjourner quelques mois, comme Hector Lavoe en 1983 à l'invitation de Larry Landa [Valverde]. Plusieurs musiciens comme les vénézuéliens Felix Shakaito, Cesar Monge (photo ci-contre) ou encore le directeur d'orchestre Alfredito Linares viennent également s'installer à Cali [Waxer, 2002, p. 193].



- En Colombie, même, apparaît au même moment une jeune génération de musiciens de qualité, en général originaires des côtes. Barranquilla nous a ainsi donné le pianiste Joe Madrid, né à 1945, ou encore les chanteurs Joe Arroyo, et Diego Moran. Quant à Jairo Varela et Alexis Lozano, qui ont également joué, comme nous le verrons plus loin, un rôle déterminant dans le développement de la salsa colombienne, ils sont originaires de la région du Choco, sur la façade pacifique (photo ci-contre).



Beaucoup de ces jeunes musiciens colombiens vont se former à la salsa en allant travailler à l'étranger (New York, Vénézuéla...) : Maelo Ruiz, David Pabon, Tito Nieves, Richie Ray, Bobby Cruz, Junior Gonzales, Jose Bello, Mark Anthony, entre autres, ont intégré des musiciens colombiens dans leurs formation [Lujan, 2009 ; Gonikus, 2008].

C'est à partir des années 1970 qu'apparaissent en Colombie les premiers bons orchestres de salsa, comme Sonora Juventud et son chanteur Wilson Saoko, Los supremos (qui enregistrent le premier disque de Salsa colombienne en 1970), Fruko y sus tesos et son chanteur caleño Piper pimienta (basés à Medellin et populaires dès la moitié des années 1970), Octava dimension (très actifs à Cali à la fin des années 1970), la Misma Gente (fondée à Cali en 1978)... Ils vont inventer une musique rythmiquement plus simple que la cubaine, jouée sur le temps (« in the beat ») très dansable, et parfois influencée par les rythmes colombiens traditionnels comme la cumbia ou le currulao [Armenteros, 2010].



Au cours des années 1980, Cali va rapidement devenir la scène majeure de la création musicale salsa en Colombie. L'activité nocturne frénétique, la vitalité de la vie artistique attirent en nombre les orchestres qui viennent s'y produire, enregistrer et même s'installer. C'est tout particulièrement le cas des deux plus grands groupes de salsa colombienne initialement basés à Bogota : Grupo Niche, fondé en 1978 par Jairo Varela, et qui vient s'installer à Cali en 1982 (photo ci-

contre); et Guayacan, né à Cali même au début des années 1980 d'une scission du précédent et dirigé par Alexis Lozano. Ces deux orchestres vont contribuer à affermir l'identité salsa de la ville par la production d'un univers sonore original :

- Plus influencé par les tendances de la salsa internationale (brava ou romantica) pour le Grupo Niche, également réputé pour la qualité de ses chanteurs et de ses lignes mélodiques. Je vous propose par exemple d'écouter cette grande formation dans le relativement récent [Como podre dissimular](#) (avec 4 chanteurs et une belle ligne de cuivres), ou encore dans le plus ancien [Cali Aji](#) (thème assez romantique interprété dans rien moins que dans la grande salle de concert du Madison Square Garden de New York).

- Intégrant davantage les traditions musicales locales pour Guayacan (photo ci-contre), qui nous propose dans [Invierno in primavera](#) une salsa romantique marquée de sonorités colombiennes plus traditionnelles avec présence de la guitare et de la clarinette.



Aux côtés de ces deux orchestres de dimension internationale, vont se multiplier au cours des années 1980 et 1990 des groupes à

vocation plus locale, interprétant une large variété de styles (salsa romantica, salsa tropical, salsa dura). Une floraison impressionnante (près de 80 groupes recensés en 1995), dont Lise Waxer nous a laissés une description très complète [Waxer, p.188 et suivantes].

La marginalisation de la salsa populaire

Une autre conséquence, moins positive, de l'expansion salsera des années 1980 est une certaine marginalisation de la vieille culture de la salsa populaire caleña. L'inflation des coûts d'entrées dans les nights-clubs huppés du centre-ville et même de Juanchito les rend inaccessibles aux aficionados les plus modestes. La montée de la violence urbaine rend les fêtes populaires plus dangereuses. Les radios diffusent désormais une salsa-balade ou romantique dont les thématiques un peu mièvre et le manque fréquent d'inventivité musicale contrastent avec la stridence revendicative de la salsa brava de la décennie antérieure. Bref, la scène la danse populaire des années 1970, liée à la « Salsa de barrio » et au culte des enregistrements anciens entre dans une période de déclin relatif.

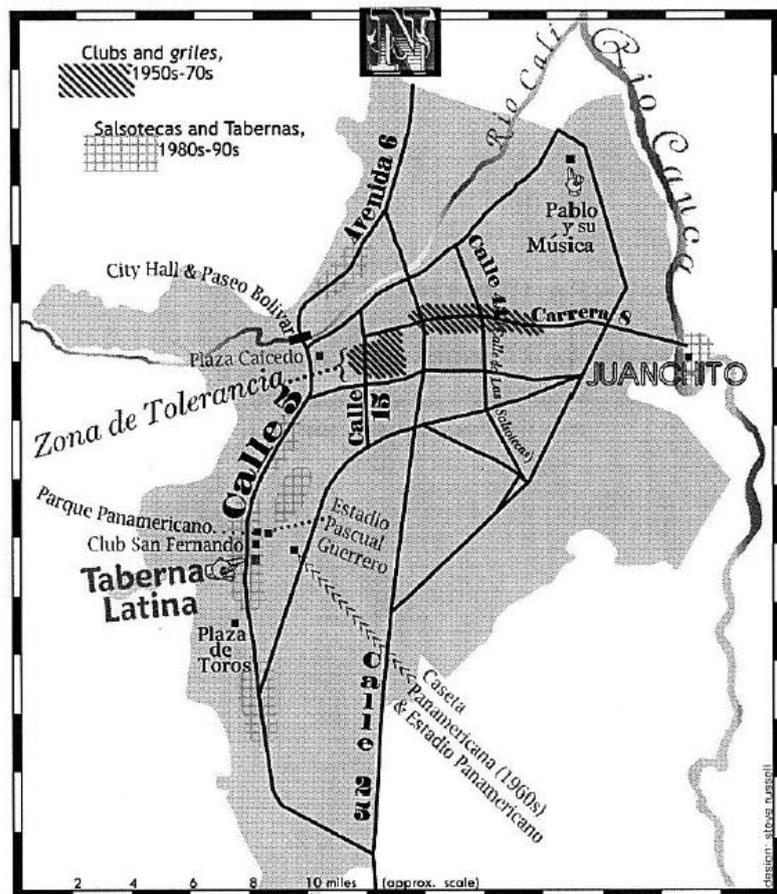
Le triomphe de la Salsa à Cali dans les années 1980 se traduit donc, paradoxalement, par une sorte de dépossession de cette culture par les milieux populaires qui lui avaient servi de berceau 20 ans plus tôt. « La salsa brava » des milieux modeste et des mélomanes quitte alors le centre-ville - qui de toute manière s'embourgeoise au rythme des mutations urbaines qui transforment d'anciens quartiers

populaires comme El Obrero en zone résidentielle - pour se réfugier plus à l'est, notamment le long de la carretera 44 où fleurissent alors salsothèques et tabernas, où l'on continue à jouer de la vieille « salsa dura » donnant lieu à des discussions interminables et passionnées entre mélomanes (voir ci-contre carte sur la localisation de la salsa à Cali, tirée de Waxer, 2002, page 264)

On observe également au tournant des années 1990, en réaction à la domination de la salsa romantica, un mouvement de retour aux sources de la « salsa Brava » et du son montuno originels, avec l'apparition du style dit « guateque » plus âpre et nerveux, alors apprécié des salseros de la « working class » mulâtre et noire des barrios.

Coexistent donc désormais à Cali deux mondes salseros très distincts : celui des night-clubs huppés et des académies de danse du centre-ville ; et celui des salsootecas et tabernas, ou des petits clubs des barrios ouvriers. Un clivage, qui, au-delà des aléas de l'histoire, va d'une certaine façon perdurer jusqu'à aujourd'hui.

Appendix 1 Map of Hubs of Salsa and Música Antillana in Cali



Une identité salsa toujours très présente aujourd'hui

Heurs et splendeurs de la salsa caleña du XXIème siècle



Au cours des années 1990 et 2000, l'identité salsa de la Cali va encore profondément évoluer sous l'influence de plusieurs événements ou tendances aux conséquences d'ailleurs souvent contradictoires, et donc difficiles à résumer de manière parfaitement claire :

- La chute au milieu des années 1990 du Cartel de Cali entraîne un phénomène inverse de celui observé au cours des années 1980 : la fermeture de nombreux clubs de luxe, la raréfaction de l'argent de la drogue réinjecté dans l'activité salsa se traduisent par un certain déclin de la scène locale. Mais paradoxalement, elle permet à la vieille culture populaire de retrouver un espace d'expression qu'elle avait perdu.

Cette vitalité retrouvée se traduit notamment par la multiplication des salsothecas et viejotecas animées par des collectionneurs érudits qui partagent leur disque vintage avec une clientèle de mélomanes associant artistes, intellectuels et aficionados de tous âges souvent venus des milieux populaires. Ils se réunissent dans des lieux très intimes, parfois minuscules, comme *la Taberna latina* ou *Pablo y su musica* pour écouter plus encore que pour danser. Des encuentros de salseros (collectionistas y melomanos) sont également organisés, souvent dans des parcs, pour écouter ensemble de vieux disques dans un climat festif (photo ci-dessus). Tout cela stimule la mémoire collective, et se traduit, entre autres par un « revival » du style de danse typiquement caleño des années 1970.

- La salsa se trouve, surtout à partir des années 1990 de plus en plus concurrencée au sein de la nouvelle génération par de nouveaux styles musicaux comme le disco la bachata dominicaine, puis le hip hop et le reggaeton venu de Porto-Rico et de Panama. D'où un certain déclin (peut-être faut-il plutôt parler d'ailleurs d'une évolution des formes d'expression naturellement liée à la succession des générations et des goûts musicaux) qui n'empêche pas cependant la scène salsa populaire de Cali de rester très active au début du XXIème siècle.

- Enfin, le très relatif déclin de la salsa d'initiative populaire est en partie compensé par un mouvement opposé d'institutionnalisation. Celle-ci met en avant l'identité salsa supposée de Cali à l'occasion de manifestations diverses (Feria de Cali, Festivals internationaux, championnat mondial de la Salsa...), à des fins d'animation culturelle et de promotion touristique de la ville.



Vitalité et contours de la scène salsa contemporaine



avec ses milliers de danseurs professionnels et sa centaine d'écoles de danse, un véritable cluster d'activités économiques, drainant vers la ville un tourisme d'afficionados (photo ci-contre : un cours de danse à l'école Son de Luz).

En matière musicale, Cali est le foyer de très nombreux orchestres qui se produisent régulièrement dans les night clubs de la ville. Citons, entre autres Son de Cali, La Cali Charanga, La Gran Banda Caleña, La Misma Gente, La Octava Dimensión, La Orquesta D'Cache, La Orquesta Matecaña, Los del Caney, Los Nemos del Pacífico, Orquesta Son 16 [Colombia.travel (2)].

Mais si une poignée d'entre eux jouissent d'une renommée mondiale (Orquesta Guayacan, Grupo Niche, photo ci-contre), seulement quelques-uns parviennent à travailler de manière permanente. Les beaux jours de Larry Landa sont aujourd'hui un peu loin !!



C'est encore aujourd'hui la danse qui donne à Cali son image salsa la plus forte : la ville compte en effet aujourd'hui, outre des centaines de night-clubs et discothèques (cf.infra), de très nombreuses écoles et compagnies de danse.

Parmi les écoles les plus connues, on peut citer la fondation artistique Nueva dimension (qui anime notamment des programmes destinée aux enfants) ; l'académie Swing latino, qui accueille, outre son public colombien, de nombreux étrangers de passage pour des sessions de formation intensive ; ou encore l'école Rucafé, dirigée par Carlos Trujillo, également producteur de spectacles musicaux [Colombia.travel (1)]. Autre signe plus indirect de cette vitalité pédagogique : le fameux programme de Fitness « Zumba » s'appuyant sur des rythmes et des chorégraphies inspirées des danses latines, a été crée (aux Etats Unis il est vrai) par le danseur d'origine caleña Alberto "Beto" Perez.



Quant aux compagnies, on mentionnera, parmi les plus réputées : Swing latino, fondée en 1999 par Luis Eduardo « El Mulato » Hernandez, au style flamboyant et extraverti (photo ci-contre) ; Delirio, fondée en 2006

(dont on peut apprécier la danse très vivante dans des spectacles donnés dans différentes capitales comme Madrid ou Londres) ; le Ballet folklorico urbano ; ou encore le Barrio ballet de Cali qui crée des chorégraphies associant son et danse classique sur de la musique de salsa.

Plusieurs festivals de salsa de renommée mondiale ont lieu dans la ville, comme le Festival mondial de salsa de Cali qui draine chaque année un important public international. On par exemple voir sur la vidéo en lien, tournée en septembre 2012 au Teatro Municipal Enrique Buenaventura à l'occasion de la cérémonie d'ouverture de la septième édition du festival, des démonstrations d'enfants venus des écoles Swing Latino et Constelación Latina dansant sur l'orchestre Cali Latino, ainsi qu'un superbe duo de salsa colombienne (John Andrés Lucumí / Milady Pechené).

La feria de Cali qui a lieu au mois de décembre de chaque année, donne lieu à une grande cérémonie d'ouverture. A cette occasion, un grand défilé de danse aux allures carnavalesques est organisé sur une des grandes avenues de la ville (voir également Feria 2). Notons que les danseurs costumés sont plutôt noirs ou mulâtres, tandis que la tribune « VIP » est essentiellement emplie de blancs... Y aurait-il deux salsas à Cali ?



"Salsodromo," the inaugural parade of the Feria de Cali

Photo: Corfe Cali

Un peu de socio-géographie :salsa bourgeoise et salsa populaire



La topographie de la Salsa caleña s'articulerait essentiellement aujourd'hui - pour autant que l'on puisse se fier à Internet et aux guides pour touristes - autour d'un axe nord-sud correspondant la à topographie des quartiers aisés du centre ville (voir encadré page suivante). Mais il existe également quelque nights clubs importants dans des quartiers plus populaires, où ont également lieu de nombreuses activités salseras plus informelles

et non recensée par les moteurs de recherche (photo ci-contre : soirée de salsa à Cali).

Encadré : visite virtuelle de Cali



Cali, capitale du département du Valle del Cauca, jouit d'un climat, agréable, assez ensoleillé et modérément humide. Avec ses 2 500 000 habitants, c'est aujourd'hui la troisième agglomération de Colombie en termes de population. Une ville moderne à la circulation automobile trépidante, où les gratte-ciel et les mails luxueux se sont multipliés au cours des 20 dernières années, mais où les poches de pauvreté sont

nombreuses et les inégalités sociales assez marquées, avec un taux de criminalité élevé.

La ville se structure autour d'un axe nord-sud de près de 30 kilomètres de long, situé au pied de la cordillère occidentale des Andes.

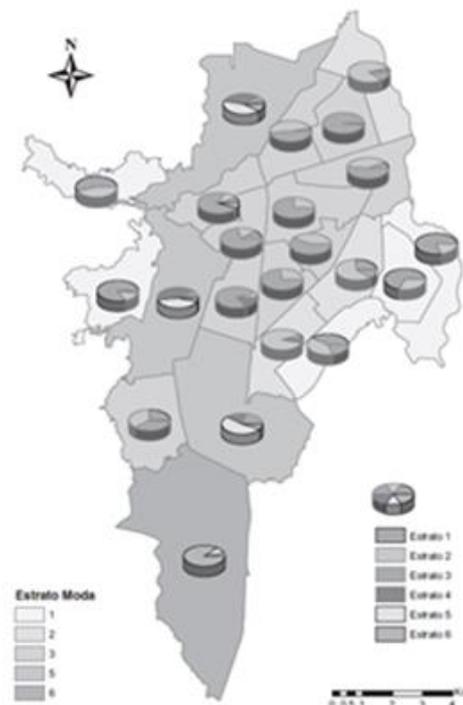
Sa partie « développée » s'étire le long d'un axe sud-nord longiligne jouxtant les contreforts montagneux de l'ouest (voir figure ci-dessous. Les nuances de gris plus sombres que les zones concernées sont riches).

On y trouve au sud, des quartiers résidentiels d'autant plus aisés qu'ils sont éloignés du centre (El ingenio, Ciudad Jardin), puis la zone résidentielle du centre ville (entourée d'ancien barrios ouvriers regentrifiés comme San Fernando), enfin, le quartier d'affaires aisé de la commune 2 avec ses gratte-ciel.

- les quartiers pauvres sont situés à l'est (Juanchito) et à l'extrême nord, avec également des zones de pauvreté à l'ouest sur les contreforts de la cordillère (Siloe).

- Quant au nord-est de la ville, il abrite des populations de niveau social intermédiaire/inférieur.

Carte socio-économique de Cali



Fuente: DAPM.

Source: Alonso & alij, 2007

Pour découvrir à distance la ville de Cali, on pourra consulter les vidéos suivantes :



- Une promenade, caméra au poing, et sans montage, dans une rue commerçante de la ville, avec son fourmillement de petits commerces, ses boutiques de vêtements, ses gens ordinaires et affairés dans leur vie quotidienne, bien loin des clichés symétrique de l'exotisme tropical et de la violence urbaine (photo ci- contre).

- Une vidéo-diaporama promotionnelle présentant une image attractive de la ville de Cali (centre ville touristique à l'architecture coloniale, ville moderne, Feria de Cali dans le grand stade panaméricain). On ne trouve pas de scènes de la vie quotidienne dans ce montage assez aseptisé. Les photos permettent cependant de bien comprendre la situation géographique de la ville, située dans une vallée très plate (celle de la Cauca), mais adossée à une montagne, à proximité de laquelle se situe le quartier des gratte-ciel (photo ci-dessous).

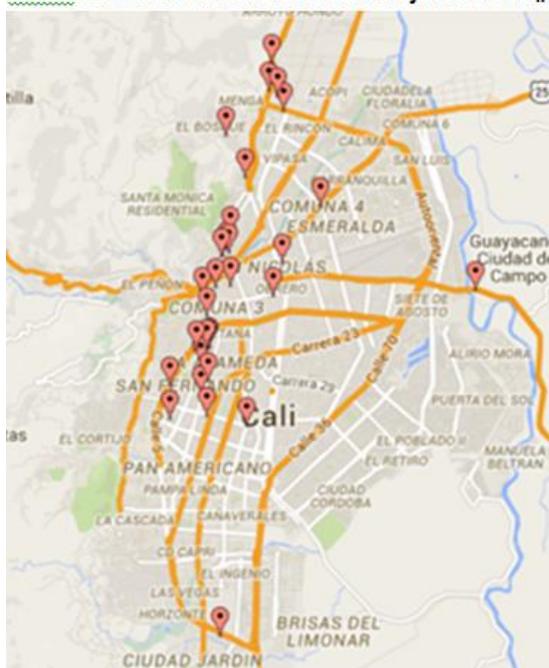
- Nous pouvons également découvrir en compagnie de deux bons connaisseurs du sujet – un chauffeur de taxi et un marriachi, l'univers nocturne de Cali, avec ses grandes avenues illuminées, ses restaurants dansants, ses artères chaudes. Malgré quelques scènes très vivantes et des commentaires souvent instructifs, le documentaire manque un peu de construction et de variété.

- Enfin, nous pouvons constater de visu que Cali est aussi une ville violente, comme en témoignent les nombreuses et parfois terrifiantes vidéos de vols et de meurtres accessibles sur Internet.



Pour consulter un plan de Cali cliquez sur le lien suivant : [Cali](#)

Géolocalisation d'une trentaine de lieux de Salsa majeurs à Cali



Comme le montre la figure ci-contre, la plupart des lieux de salsa répertoriés par les guides touristiques se trouvent au centre-sud de la ville, entre le centre historique, de San Antonio, l'ancienne zone de tolérance de San Nicolas et les quartiers résidentiels de San Fernando, Pan-americano et surtout Alameda – bref dans des quartiers en général plutôt aisés ou de classe moyenne [voir les sites Langeasy, Tripadvisor et Magdalena] :

- Aux abords du cœur historique de la ville, on trouve plusieurs écoles de danse, où se rencontrent touristes et élèves locaux ; Jovita's Hostel & School of Salsa, El Manicero. Il existe également aux alentours immédiats plusieurs lieux de danse comme La Fuente, Extasis, Soneros (quartier Granada).

- Dans la zone « chaude » de Cali, du côté de la 6^{ème} avenue et du quartier de San Nicolas, la salsa est également présente (parfois en alternance ou en parallèle avec d'autres activités), dans des clubs tels que El viejo Barril, Zaperoco, Blues Brothers, Corona...

Mais c'est un peu plus au sud qu'est concentrée l'offre salsera la plus abondante : dans le barrio el Obrero, La matraca (où on pratique aussi le tango) ; dans le quartier d'Alamena, la salsa discoteca, Libaniel, les clubs Alalá et El Habanero à la clientèle un peu plus âgée ; autour des quartiers de San Fernando et Templete, La Bodega Cubana, La Topa Tolondra, le club "[Tin Tin Deo](#)" (photo ci-contre), les écoles Swing Latino et Son de Luz qui accueillent un assez grand nombre d'élèves étranger ; vers Santa Isabel, le club Septimo Cielo.



- En descendant encore davantage vers le sud, on trouve à côté du complexe sportif Panamericana le club Rucafé à l'atmosphère hère cubaine ; Un peu plus loin vers la sud-est, La Clave Discoteka à Nueva granada ; au sud, l'école Tango Vivo & Salsa Viva dans le quartier aisé de Ciudad Jardin.

- Une autre zone de loisirs existe dans le centre nord, aux alentours du quartier des affaires de la Communa 2 : Clubs Siboney salsa, Praga Guaro et Tequila, ainsi que l'école-compagnie Delirio à Menga ; Club Room Twenty à El Bosque.



- On trouve aussi quelques clubs de salsa dans les quartiers plus populaires des faubourgs, comme Las Brisas club (quartier Jaimundi au sud) ou encore l'Outlet de la Rumba et le Chango club de Juanchito (photo ci-contre),

Cette dernière catégorie reste cependant très minoritaire dans mon recensement. Faut-il en déduire pour autant que la Salsa Calena s'est aujourd'hui totalement « embourgeoisée » ? Sans

doute pas, car il s'agit en partie d'une illusion d'optique liée à un mode de recherche privilégiant par construction les lieux les plus commerciaux recensés sur internet. La sociologie salsa de Cali reste en fait aujourd'hui caractérisée par une grande diversité. Celle-ci s'organise autour de deux axes, d'ailleurs en partie corrélés :

- Le premier est de nature socio-économique. Au centre de la ville, se trouve aujourd'hui l'essentiel de la Salsa « mainstream » avec ses écoles et ses cours particuliers, ses boîtes branchées où les touristes de passage se mélangent aux jeunes caleños venus des quartiers résidentiels. Le pouvoir d'achat et donc les prix y sont plus élevés en moyenne, la vie collective un peu plus focalisée sur la danse pure, parfois teintée d'un certain académisme scolaire. Dans les faubourgs populaires (à l'exception notable de Juanchito), les grands nights clubs et surtout les écoles de danse sont plus rares, la pratique est plus informelle, la danse plus spontanée et mélangée à d'autres activités sociales.

Le second est d'ordre plus culturel [voir Langeasy, 2013b]. Il oppose les touristes spécialement venus à Cali dans le but d'apprendre et de pratiquer intensément la danse (essentiellement dans les lieux spécialisés du centre-ville) et la population caleña de souche. Celle-ci, quel que soit son niveau social, voit plutôt dans la salsa l'une des composantes d'une activité de sociabilité nocturne multiforme : les gens vont dans les restaurants et les bars musicaux pour diner, discuter, écouter un bon orchestre et éventuellement danser un peu (photo ci-contre : réunion festive dans une rue de l'ancienne « zone de tolérance » de Cali). Il s'y rendent le plus souvent en groupes d'amis et non pas seuls, comme le font souvent les aficionados de la danse venus des pays occidentaux. Beaucoup n'ont jamais pris de cours de danse (il n'y a d'ailleurs pas de cours dans les clubs de danse) et leur niveau de danse n'est pas toujours exceptionnel.



Bref, la Salsa Caleña est aujourd'hui vivante et diverse et créative. Autant de raisons de tenter un voyage qui a déjà séduit au fil des ans un nombre croissant de visiteurs !!!

Fabrice Hatem

Bibliographie

Alonso Julio Cesar & alii, 2007, *Una mirada descriptiva a la comunas de Cali*, Universidad Icesi, [Réf. Internet](#)

Armenteros Ernesto, 2010, *El sabor de la salsa colombiana*, Blog el Universal, [Réf. Internet](#)

Billon Yves, 1991, *Salsa Opus 2, Colombie, un pays tropical*, DVD, 52 minutes, Les films du Village / la Sept, [Réf. Internet](#)

Caicedo Andrés, *¡ Que viva la música !*, 1977, Traduction Française de Bernard Cohen, ed. Belfond, 272 pages, 2012, [Réf. Internet](#)

Colin-Delavaud Anne, 1996, L'évolution de la croissance démographique des villes d'Amérique latine, in *l'information géographique*, vol.60 n°1-2, pp. 1-9, [Réf. Internet](#)

Fundacion Délirio /El Pais (colectif), 2013, *El Deliro de Cali, Vol2*, [Réf Internet](#)

Libreros Lucy Lorena, 2014, *Cali no olvida a Ampara Arrebato Diez años despues de su muerte*, Radio Macondo, [Réf. Internet](#)

Lujan Roberto Carlos, 2009, *Apuntes para una perspectiva histórica sobre la salsa en Colombia*, site Solarlatinclub, [Réf. internet](#)

Magdalena, 2013, Cali, the capital of ... salsa !, [réf. internet](#) :

Moriconi-Ebrard François, 1994, *Géopolis*, Anthropos, Paris

Paz Zabala. Juan David, 2012, *Historia de la salsa en Cali*, Université Icesi, Cali, [Réf. Internet](#)

Saltizábal Medardo Arias, Se Prohibe Escuchar Salsa Y Control, in *Situating Salsa : Global markets and local meaning in Latin Popular Music*, edited by Lise Waxer, 355 pages, Editions Routledge, 2002, [Réf. Internet](#)

Site web ADN Cali, 2013, *Santiago de Cali y la salsa, historia de un amor correspondido*, [Réf Internet](#)

Site web Colombia.travel (1), *La salsa, produit touristique numéro un de Cali*, [Réf. Internet](#)

Site web Colombia.travel (2), *Orquesta de Salsa en Cali*, [réf. Internet](#)

Site web Gonikus, *Historia y desarrollo de la salsa colombiana*, [Réf. Internet](#)

Site web Langeasy, 2013a, *Salsa clubs and schools in Cali*, Colombia, [réf. Internet](#)

Site web Langeasy, 2013b, *Salsa in Colombia : what to expect ??* [réf. Internet](#)

Site web Mundo Latino, 2009, *Florilège de la Salsa Colombienne*, [Réf. Internet](#)

Site web Tripadvisor, *Forum Internet sur les clubs et les écoles de Salsa à Cali*, [Réf. internet](#)

Tello, Gerardo Quintero, 2014, *Tras las huellas de Harry Landa*, El Pais, [réf. Internet](#)

Ulloa Alejandro, *La Salsa en Cali, Cultura Urbana, Música, y Medios de comunicació*, in *Bolletín Socioeconomico, Universidad del Valle*, 1989, [Réf. Internet](#)

Université Santiago de Cali (Collectif), 2013, *40 años bailando Salsa en Cali, historia cultural y son*, [réf. Internet](#)

Valvede Umberto (date inconnue), *Mis recuerdos intimos de Héctor Lavoe*, Site web Herencia Latina, [Réf. Internet](#)

Waxer Lise A. 2002, *The city of musical memory, Salsa, Record Groves, and Popular Culture un Cali, Colombia*, Wesleyan University press, 316 pages, [Réf. Internet](#)

Waxer Lise A., 2002, *Llego la Salsa: The Rise of Salsa in Venezuela and Colombia*, in *Situating Salsa : Global markets and local meaning in Latin Popular Music*, edited by Lise Waxer, 355 pages, éditions Routledge, [Réf. Internet](#)

Wikipedia, 2015, *Afro-colombiens*, [Réf. Internet](#)